

PRÉFACE

*Savons-nous pourquoi la souffrance
et la joie nous sont données?
Alexeï Lossev*

Dans son célèbre ouvrage *L'Archipel du Goulag*, Alexandre Soljenitsyne affirme que le premier véritable camp de concentration soviétique fut celui créé en 1930 dans le but de construire le canal reliant les mers Blanche et Baltique¹. Chaque jour, des centaines de détenus y périssaient de froid, de faim, de maladies infectieuses, ou épuisés par un travail au-dessus de leurs forces. Parmi les survivants se trouvait le grand penseur russe Alexeï Fiodorovitch Lossev (1893-1988).

Qu'est-ce qui lui a permis de survivre dans les conditions insupportables du camp? Il avait hérité de ses aïeux Cosaques –

1. Les premiers camps apparaissent au lendemain de la révolution d'Octobre. À partir de 1923 se met en place, dans l'archipel des Solovki (qui servait déjà de prison politique avant la révolution), le camp à destination spéciale des Solovki, administré par l'Oguépéou, qui servira de laboratoire au système concentrationnaire, mais également de vitrine pour présenter au monde la « refonte » (rééducation) dont font l'objet les criminels dans le nouvel État soviétique. C'est effectivement avec la création, le 7 avril 1930, d'une Direction générale des camps et des lieux de détention (Goulag) que l'appareil répressif se dote d'une structure spécifique et devient également le premier pourvoyeur de main-d'œuvre du pays. C'est la fusion des fonctions punitives et économiques, réalisée dans le contexte de la collectivisation et de l'industrialisation forcées, qui fait la spécificité des camps soviétiques. À partir du début des années 1930, et, notamment, l'ouverture du premier grand chantier stalinien devant aboutir à la construction du canal mer Blanche-Baltique, la structure traditionnelle du camp-prison (les Solovki) est abandonnée: les camps sont désormais des ensembles pénitentiaires et industriels disséminés à travers le pays tout entier au gré des chantiers (*N. d. T.*). Toutes les notes sont d'Elena Takho-Godi, à l'exception de celles qui sont suivies de la mention (*N. d. T.*).

des militaires – une santé et une vigueur hors du commun. Mais quelques semaines de travail à l'abattage des arbres avaient suffi à le transformer en invalide. La santé physique n'était pas une condition suffisante pour survivre. D'autres éléments, spirituels, l'avaient aidé à tenir: l'Amour et la Foi. Le livre que vous venez d'ouvrir raconte la force de cet amour.

Le nom d'Alexeï Fiodorovitch Lossev est bien connu en Russie aujourd'hui. Ses volumes sont édités les uns après les autres. Au centre de Moscou a été créée une bibliothèque nationale d'histoire de la philosophie et de la culture russe: la « Maison Lossev », un centre intellectuel où, en plus de l'héritage de Lossev, on trouvera celui d'autres grands penseurs russes du début du xx^e siècle¹. On y voit aussi un monument dédié à Lossev. Plusieurs films et émissions de télévision lui ont été consacrés (le premier film sur Lossev, réalisé par le documentariste Viktor Kossakovski, lauréat de plusieurs prix internationaux dont Nyon, est sorti en 1989).

Toutefois, les lecteurs francophones ne connaissent pas ou peu ce nom, car, à l'exception de quelques petits essais sur l'Antiquité², ses travaux n'ont pas été publiés en français. Il est vrai que ces dernières années ont vu paraître de nombreux articles en français dans des encyclopédies et des recueils scientifiques³. En 2008, à Paris, le séminaire de philosophie russe dirigé par Bernard Marchadier a été consacré toute l'année à la lecture et au commentaire de l'ouvrage de Lossev, *La Dialectique du mythe*. En septembre de

1. Cf. le site de la Maison Lossev: www.losev-library.ru

2. Alexeï Lossev, « Les mouvements affectifs exaltés dans *L'Énéide*. Leurs sens philosophique et stylistique », in *Vergiliana. Recherches sur Virgile par H. Bardon et R. Verdère*, Leiden, 1971, p. 192-211; Alexeï Lossev, « L'esthétique de la probabilité, ou de la relativité », in *XXI^e Conférence internationale du comité « Eirene »*. *Résumés des communications*, Cluj, 2 au 7 octobre 1972, p. 56-57; Alexeï Lossev, « De la naissance du scepticisme au fond du platonisme », in *XIII^e Congrès international du comité Eirene 3. Résumés des communications*, Skopje, 1974; Alexeï Lossev, « La dialectique de Platon et sa portée culturelle historique », in *La Philosophie grecque et sa portée culturelle et historique*, Moscou, 1985, p. 118-138.

3. Ilya Platov, « Le mythe de la Renaissance dans l'œuvre d'Aleksej Losev », in *Modernités russes*, Lyon, Centre d'études slaves André-Lirondelle, univ. Jean-Moulin, Lyon 3, Lyon, 2011, numéro 12: *Renaissance dans la culture Russe: modèle et utopie*, p. 171-188; Elena Takho-Godi, « Troitskiy V. P. Lossev A. », in *Dictionnaire de la philosophie russe*, sous la direction de Mikhaïl Masline; éd. française sous la direction de Françoise Lesourd, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2010, p. 506-510; Kouraev V., « Dialectique du mythe », *ibid.*, p. 183-185. L'œuvre de Lossev est abordée dans les articles suivants: Anna Reznitchenko, « Philosophie du Nom », p. 591-592; Alexandre Abramov, « Platon en Russie », p. 672.

la même année, le Cercle russe de l'université de Genève dirigé par Georges Nivat a consacré l'une de ses séances à sa mémoire. Toujours en 2008, Maryse Dennes, professeur de l'université Michel-de-Montaigne-Bordeaux 3, auteur d'une série de travaux sur Lossev¹, a organisé un colloque international intitulé « L'œuvre d'Alekseï Losev dans le contexte de la culture européenne », qui a eu le soutien du centre « Europe, européanité, européanisation » et de la Maison des sciences humaines d'Aquitaine (MSHA). Le colloque a réuni des chercheurs français, allemands, russes, américains et japonais. Les actes, où figure en ouverture l'article du professeur Maryse Dennes, « Destinée et actualité de l'œuvre d'Alekseï Losev² », ont été publiés en 2010³.

*

Alexeï Lossev est né le 11 (23⁴) septembre 1893 dans la Russie méridionale, à Novotcherkassk⁵. Ce n'était pas une ville de province ordinaire, c'était la capitale des Cosaques du Don. Peu après sa naissance, son père a quitté la famille et le petit garçon a été élevé par sa mère, Natalia Alexeïevna, une femme austère, croyante, fille du recteur de l'une des principales églises de la ville.

1. Maryse Dennes, « A. Losev : de la philosophie contemporaine à la philosophie antique et à la musique », in Maryse Dennes, *Husserl-Heidegger. Influence de leurs œuvres en Russie*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 181-187 ; Maryse Dennes, « La "mythologie absolue" chez Alexis Losev : Recherche d'un mythe fondateur et justificateur de la spécificité culturelle et historique de la Russie », in *Mythe des origines. Eidolôn/Cahiers du Laboratoire pluridisciplinaire de recherches sur l'imaginaire appliquées à la littérature* (L'April), 2002, numéro 61, p. 203-221 ; Maryse Dennes, « Les "Glorificateurs du Nom" : une rencontre de l'hésychasme et de la philosophie au début du xx^e siècle en Russie » in *Istina*, 2007, numéro LII, p. 323-349.

2. *Ibid.*, p. 13-24.

3. « L'œuvre d'Alekseï Lossev dans le contexte de la culture européenne », éd. et trad. par M. Dennes, Toulouse, 2010, 357 p. (*Slavica Occitania*, numéro 31, LLA-Creatis, université de Toulouse).

4. Jusqu'en février 1918, la Russie vivait selon le calendrier julien, qui présentait alors treize jours de différence avec le grégorien. Si le « nouveau calendrier » ou le « nouveau style » fut officiellement adopté par l'ensemble des institutions du pays, l'Église orthodoxe, elle, conserva l'ancien, ce qui explique le décalage entre le calendrier liturgique et le calendrier civil (*N. d. T.*).

5. La biographie la plus complète de Lossev a été écrite par son élève et héritière, le professeur Aza Takho-Godi, *Lossev*, Moscou, 2007 (collection « Vie des hommes remarquables »). Cf. Michel Eltchaninoff, « Penseurs russes au cœur du chaos », *Philosophie magazine*, Paris, 2006, numéro 4, p. 26-27.

En 1981, Lossev racontait dans ses souvenirs : « Mon père, instituteur d'école publique, puis professeur de physique et mathématiques dans un gymnasium, était un musicien passionné, violoniste virtuose et chef d'orchestre. Mais il abandonna bientôt l'enseignement et se plongea dans la vie de bohème d'un musicien ambulancier, toujours sur les routes. Je n'ai pas hérité de son penchant pour la bohème. J'ai hérité en revanche de sa nature rebelle et indomptée, de sa quête perpétuelle, de son plaisir de la libre-pensée, de son détachement à l'égard du quotidien. Ce côté un peu bohème de mon père s'est heurté aux principes moraux austères de ma mère, qui était complètement enfermée dans un mode de vie à l'ancienne, et donc un conservatisme routinier, social. C'est ainsi que ces deux éléments m'ont habité toute ma vie, mêlés et entrelacés de la manière la plus originale¹. »

À l'époque, il était difficile de croire que le petit Aliocha deviendrait l'un des plus importants penseurs russes. Les deux premières années, sa scolarité fut médiocre. C'est seulement au cours de la troisième année qu'il s'est mis à travailler et il est sorti du gymnasium avec une médaille d'or.

Lossev est un jeune garçon éveillé. Déjà à Novotcherkassk, il prend des cours de musique auprès de l'Italien Staggi, il joue du violon. L'un de ses compositeurs préférés est Richard Wagner, mais il se passionne aussi pour le théâtre. Il est prêt alors à se rendre à des spectacles tous les soirs, considérant les pièces de Shakespeare ou de Tchekhov non pas comme un divertissement, mais comme une véritable école de vie. C'est également avec enthousiasme qu'il se plonge dans les romans de Fiodor Dostoïevski. Il apprécie grandement les livres de l'astronome et écrivain français Camille Flammarion, notamment ses romans *Uranie* et *Stella*. Mais c'est surtout la lecture de textes philosophiques qui l'occupe : les dialogues de Platon, les œuvres de Vladimir Soloviev. Il est impressionné par *L'Évolution créatrice* de Henri Bergson, par son concept de durée². « À présent, je me rends compte de l'influence colossale qu'ont eue sur ma jeune pensée Schelling, Schopenhauer, Bergson et Nietzsche. C'est bien chez eux, ainsi que chez Richard Wagner qui m'a influencé davantage sur le plan psychologique (dans le même sens que ces penseurs) que théorique et philosophique, que

1. Alexeï Lossev, *J'ai été déporté dans le xx^e siècle*, tome 2.

2. En français dans le texte.

j'ai puisé mon processualisme existentiel et universel¹, ma vision du monde organique, totale, interactive, toujours changeante, dynamique et évolutionniste² », disait-il en 1919.

En 1911, le jeune Lossev entre à l'université de Moscou. Il décide d'étudier tout à la fois la philologie classique, les langues anciennes – le latin et le grec –, la philosophie et la psychologie enseignée à l'institut de psychologie créé auprès de l'université par le professeur Gueorgui Tchelpanov. C'est sur sa recommandation qu'il a la possibilité de fréquenter la Société religieuse et philosophique dédiée à la mémoire de Vladimir Soloviev. Cette société avait été fondée par le prince philosophe Evgueni Troubetskoï avec le soutien de la belle Margarita Morozova, une marchande riche et cultivée amoureuse de lui. Ici se réunissait la fine fleur de la pensée et de la culture russes du début du xx^e siècle. Lossev y fréquentait des philosophes comme Nikolaï Berdiaev et Serge Boulgakov, le poète symboliste Viatcheslav Ivanov.

En août 1914, lorsque éclate la Première Guerre mondiale, Lossev se trouve à Berlin où il est venu pour travailler à la Bibliothèque royale. Il doit fuir précipitamment pour échapper à l'internement qui frappe alors les citoyens russes. Il parvient à partir, mais, à la gare, on lui vole sa valise pleine de manuscrits. Une première perte irréparable.

La guerre, en Russie, est immédiatement suivie de la révolution d'Octobre et d'une guerre civile dont le tourbillon emportera des millions de Russes, dont la mère de Lossev. En même temps disparaissent ses archives personnelles restées chez elle.

Lossev tente d'exprimer publiquement sa position à l'égard des événements. En 1918, avec Serge Boulgakov et Viatcheslav Ivanov, il entreprend l'édition d'une collection de philosophie religieuse, « La Russie spirituelle », à laquelle doivent participer plusieurs penseurs, dont Berdiaev que Lossev a qualifié, de manière très juste, d'« apôtre de la liberté ». Mais, très rapidement, les bolcheviques prennent le contrôle de toute la production imprimée et, à cause d'un durcissement de la censure soviétique³, ce projet ne pourra être réalisé.

1. Lossev entend par « processualisme » une conception qui voit le monde comme un processus, c'est-à-dire une entité toujours en mouvement (*N. d. T.*).

2. Alexeï Lossev, *La Personne et l'Absolu*, Moscou, 1999, p. 13-14.

3. La censure, abolie par le gouvernement provisoire le 10 mars 1917, immédiatement après la révolution de Février, est officiellement rétablie en juin 1922 en même temps qu'est créée la Direction principale aux affaires de la littérature et de

Avec l'arrivée des bolcheviques au pouvoir, la renaissance philosophique russe du début du xx^e siècle prend fin. La publication de livres et de revues de philosophie cesse tout comme les réunions des sociétés philosophiques. En 1922, sur ordre de Lénine, les intellectuels les plus en vue, en commençant par les philosophes les plus brillants, sont expulsés de Russie¹ : toute tentative d'y retourner sera punie de mort. Lossev n'en fait pas partie : à cette époque, il a publié seulement quelques articles. Mais rester en Union soviétique n'est guère mieux. Partout règne l'atmosphère étouffante créée par la propagande qui stérilise la pensée et le cœur.

À la fin des années 1920, Lossev commet un geste désespéré. Il publie pratiquement à compte d'auteur ses livres écrits au cours de la décennie écoulée. C'est ainsi qu'en 1927 voient le jour plusieurs textes : *Le Cosmos antique et la science actuelle*, *La Philosophie du Nom*, *La Musique comme objet de la logique*, *La Dialectique de la forme artistique*² ; en 1928, *La Dialectique du nombre chez Plotin* ; en 1929, *La Critique du platonisme chez Aristote* ; en 1930, *Les Essais sur le symbolisme et la mythologie antiques*, *La Dialectique du mythe*.

l'édition (Glavlit) chargée de centraliser les actions de la censure assurée jusque-là par d'autres institutions, telles que les éditions d'État, le parti, les soviets et l'armée (situation héritée de la guerre civile). À partir de 1928, on assiste à la liquidation progressive des maisons d'édition privées et des coopératives qui avaient émergé à la faveur de la NEP, tandis que le parti renforce son contrôle sur l'appareil de censure. Désormais, le Glavlit est chargé non seulement de la surveillance idéologique, mais également de la confiscation des ouvrages fautifs et des poursuites contre les personnes qui auraient enfreint les règles (*N. d. T.*).

1. En mai 1922, Lénine propose de remplacer la peine de mort pour les intellectuels hostiles au régime soviétique par l'expulsion à l'étranger. En automne on procédera à l'expulsion de 225 personnes, essentiellement des professeurs d'université, mais également des hommes de lettres, des économistes, des ingénieurs, des juristes, des médecins, des hommes politiques, des ecclésiastiques, des étudiants. Une partie d'entre eux (environ 160 personnes) sera évacuée vers Stettin à bord de deux paquebots allemands, l'*Oberbürgermeister Haken* et le *Preussen* (partis respectivement de Petrograd le 29 septembre et le 16 novembre). D'autres ont été forcés de prendre le bateau à Odessa ou Sébastopol ou bien ont été mis dans des trains, à Moscou, et transportés en Lettonie ou en Allemagne. Cette action, ordonnée par le décret du Comité exécutif central panrusse du 10 août 1922 sur l'« expulsion administrative » est connue sous le nom de « bateau des philosophes » (*N. d. T.*).

2. Ce livre a été récemment traduit en anglais : A. F. Losev, *The Dialectic of Artistic Form*, translated, annotated, and introduced by Oleg V. Bychkov. München-Berlin-Washington, D. C., Verlag Otto Sagner, 2013.

Semion Frank, un des philosophes expulsés par Lénine, a salué ces publications dans la revue *Chemin* éditée à Paris par Berdiaev, les qualifiant de « nouveau système philosophique » qui avait assimilé à la fois l'expérience de la philosophie russe (les idées de Pavel Florenski), la dialectique antique depuis Platon jusqu'à Plotin et Proclus, la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, la phénoménologie de Husserl repensée à partir de Plotin et des néoplatoniciens comme une « "dialectique" universelle¹ ». Résumant de manière accessible « la construction infiniment complexe et abstraite » de Lossev, Frank écrit que chez Lossev, « la philosophie de la nature et la philosophie de l'esprit se sont réunies en une philosophie du "Nom" », car, pour lui, « toutes les choses du monde, y compris la nature non vivante, forment un "sens" ». « Le Nom acquiert plénitude et profondeur ultimes » dans le mythe compris non comme une fiction mais, justement, comme « une plénitude ultime où la réalité se révèle et se connaît² ». Selon Frank, les livres de Lossev témoignent du fait qu'à l'intérieur d'une Russie envahie par les bolcheviques « l'esprit de la création philosophique véritable, le génie de la pensée pure orientée vers l'absolu, un génie qui à son tour témoigne d'une vie spirituelle, d'un feu spirituel, est vivant ». Frank constatait que, « par ses livres, l'auteur s'était certainement propulsé au rang des plus grands philosophes russes³ ».

Frank ne s'était pas trompé : Lossev compte parmi les penseurs russes les plus connus du xx^e siècle. Mais l'édition de ces livres lui apporta également de grandes épreuves.

Natalie Duddington, collaboratrice de la revue philosophique anglaise *Journal of Philosophical Studies*, considérait la parution des livres de Lossev comme un miracle, un « étonnant témoignage de la capacité de l'esprit russe à s'élever au-dessus de la tyrannie des circonstances ». Elle sentit à juste titre que l'auteur allait au-devant de grandes difficultés. « Une censure communiste très stricte rend impossible une libre discussion philosophique, et comme les travaux de tous les philosophes "idéalistes", y com-

1. S. Frank, « Un nouveau système philosophique », in *Chemin*, Paris, 1928, numéro 9, p. 89.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 90. À propos de la relation entre Lossev et Frank, voir : E. Takho-Godi, « Zum gegenseitigen Verhältnis von A. F. Losev und S. L. Frank », in *Kultur als Dialog und Meinung. Beiträge zu Fedor A. Stepan (1884-1965) und Semen L. Frank, Specimina philologiae slavicae*/Hrsg. von H. Kusse. Band 153. München, Verlag Otto Sagner, 2008, S. 219-237.

pris ceux de Descartes, de Leibniz et de Kant, ont été retirés des bibliothèques publiques et ne peuvent être trouvés que très difficilement, il n'existe pratiquement rien qui puisse contrer la propagande "matérialiste" menée dans les publications officielles¹ », écrit-elle en 1928.

« [...] Défendre, comme le fait Lossev, des théories qui s'opposent totalement à la philosophie matérialiste "officielle" dans la Russie actuelle signifie entrer en conflit avec l'instance dispensatrice des moyens de subsistance, car tous les postes et emplois académiques sont aux mains des communistes. Toute reconnaissance dont les collègues pourront gratifier Lossev lui attirera l'hostilité des autorités, car, comme tout le monde le sait, le gouvernement soviétique considère la philosophie avec méfiance et désapprobation². »

En effet, peu après la publication des premiers volumes, Lossev fit l'objet de persécutions. Dans un premier temps, des « penseurs » engagés par le gouvernement ont commencé à le dénoncer dans la presse, ensuite il fut licencié de l'Académie nationale des sciences artistiques et du conservatoire de Moscou où il donnait des cours d'esthétique, déclaré « ennemi du peuple » lors du XVI^e Congrès du parti communiste et, pour finir, le 18 avril 1930, arrêté et emprisonné. C'est *La Dialectique du mythe*, dernier livre ouvertement antimarxiste paru en Union soviétique, qui servit de prétexte pour cette mesure.

Dans cet ouvrage, Lossev s'était donné un objectif impossible à l'époque soviétique, à savoir écrire un traité philosophico-théologique sur la « mythologie absolue » : le paradis, les anges, les puissances immatérielles, la Trinité. Le mythe y est devenu une clé originale pour analyser la « mythologie relative » contemporaine : le système social et politique et la psychologie collective.

L'auteur y aborde une mythologie particulière : les idées sociales qui s'emparent d'individus isolés comme de sociétés entières. « Du point de vue de la mythologie communiste, non seulement "un spectre hante l'Europe, le spectre du communisme" (le début du *Manifeste du parti communiste*), mais également "les reptiles de la contre-révolution grouillent", "les chacals de

1. N. Duddington, « Philosophical survey » in *Journal of Philosophical Studies*, 1928, vol. 3. Is. 10, p. 229.

2. N. Duddington, « Philosophy in Russia » in *Journal of Philosophical Studies*, 1928, vol. 3. Is. 12, p. 516.

l'impérialisme hurlent", "l'hydre de la bourgeoisie montre ses dents", "les requins de la finance ouvrent leur gueule béante", etc.

« On voit aussi des figures de "bandits en queue-de-pie", de "brigands à monocles", de "sanguinaires couronnés", d'"ogres coiffés de mitres", de "broyeurs de mâchoires en habit ecclésiastique"... Il y a là également partout des "puissances des ténèbres", de "sinistres réactionnaires", une "noire armée d'obscurantistes"; et, dans ces ténèbres, apparaissent: les "aubes rouges" du "brasier mondial", l'"étendard rouge" des insurrections... Quel tableau! Et après cela, on dit qu'il n'y a là aucune mythologie¹. »

À la fin du xx^e siècle, l'ouvrage *La Dialectique du mythe* est traduit en plusieurs langues: anglais, allemand, espagnol, japonais, tchèque, serbe, bulgare. Mais, en 1930, Lossev allait connaître la cellule individuelle, la confiscation de ses manuscrits et de sa correspondance, les interrogatoires, des accusations absurdes, une condamnation à dix ans de détention, un convoi vers un camp de concentration au nord-est de la Russie. En éditant sa *Dialectique du mythe*, il savait ce qu'il risquait, mais il étouffait dans l'étau de la censure soviétique et le désir de dire la vérité l'avait emporté sur tout le reste.

La condamnation à une peine de dix ans, dans les conditions terribles des camps du Nord où, par de grands froids, les détenus affamés et épuisés vivaient sous des tentes gelées, semblait signifier la fin. Toutefois, Lossev survécut. Mais l'existence de « libre », sous Staline, ne promettait rien de bon non plus. Il lui était défendu de faire de la philosophie et il fut interdit de publication pendant près d'un quart de siècle.

C'est seulement après la mort de Staline que ses travaux ont commencé à être édités. Il s'agissait alors uniquement de textes sur l'Antiquité. Ce qu'il avait écrit clandestinement pendant les années 1930 ne s'était conservé que par miracle. Le 22 juin 1941, la Seconde Guerre mondiale s'étendit à l'Union soviétique. N'ayant pas la possibilité de travailler à Moscou, Lossev était contraint de donner des cours dans des universités de province et, l'été 1941, il se trouvait en Ukraine, non loin de la frontière. Tout comme en 1914, il dut fuir sous les bombes. Mais, à Moscou, un nouveau malheur l'attendait: en août 1941, l'immeuble où il habitait fut

détruit. Il fallut récupérer les restes des livres et des manuscrits dans les décombres.

Tous ces événements eurent un impact catastrophique sur ses yeux et Lossev, qui avait commencé à perdre la vue au camp, devint aveugle au début des années 1950. Mais cela non plus ne suffit pas à le briser. Ne pouvant plus écrire lui-même, il dictait ses travaux. C'est ainsi que furent réalisés des centaines d'articles, huit gros volumes de *L'Histoire de l'esthétique antique* où est exposé le développement millénaire de la pensée antique, les livres sur la Renaissance européenne et les travaux linguistiques.

Par ailleurs, vivant dans un État totalitaire où il était privé de liberté spirituelle, le penseur devait s'exprimer dans la langue d'Esopé, prendre des détours, se cacher derrière les citations, obligatoires en Union soviétique, des classiques du marxisme-léninisme, car la censure continuait de le surveiller de près.

Lorsque, en 1983, Lossev, âgé de quatre-vingt-dix ans et aveugle, tenta de publier un livre sur son maître spirituel, le philosophe Vladimir Soloviev, les autorités envisagèrent d'abord de le détruire, puis, « magnanimes », se contentèrent de l'interdire à la vente dans les villes, le reléguant dans des villages et des bourgs reculés, dont Magadan où, auparavant, on déportait des hommes condamnés à des peines de camp. La perestroïka commença trois ans avant la mort de Lossev mais, décédé en 1988, il ne vit pas l'écroulement du système soviétique qui avait brisé sa vie, l'empêchant d'exprimer ses idées dans leur totalité.

« La situation de votre philosophe est peu enviable! [...] C'est celle d'un homme résolument inacceptable pour n'importe quel régime. Aucun régime ne tolère qu'on le comprenne et qu'on l'analyse jusqu'au bout. Et d'ailleurs personne au monde n'apprécie cela. Or, ce philosophe veut justement tout comprendre. [...] En cherchant à comprendre, le philosophe ne fait que saper les fondements de tout et aucun régime ne supportera sereinement un philosophe à la pensée désintéressée. » Ces lignes, tirées du roman *La Rencontre* écrit par Lossev dans les années 1930, qui met en scène un philosophe envoyé, tout comme l'auteur, dans le camp du canal mer Blanche-Baltique, sont parfaitement applicables à Lossev lui-même.

1. Alexei Lossev, *La Dialectique du mythe. Compléments à la dialectique du mythe*, Moscou, Héritage philosophique, 2002, p. 130, 125.

*

Le lecteur pourrait se demander pourquoi, si Lossev connut tant de malheurs, ce livre s'intitule *La Joie pour l'éternité*? Pour répondre à cette question, il faut revenir à la jeunesse de l'auteur.

Étudiant à l'université de Moscou, Alexeï Lossev était un beau jeune homme. Svelte, la peau fine et blanche, des yeux verts expressifs. Les jeunes filles tombaient amoureuses de lui, il n'y était pas insensible. Mais son intérêt pour le beau sexe n'était pas tout à fait ordinaire. Passionné depuis le lycée par la philosophie de Vladimir Soloviev, sa doctrine de la *sophia*, sagesse divine¹, il cherchait à voir, dans les jeunes filles de sa connaissance, rien de moins que l'Éternel féminin, le principe spirituel supérieur². Or, les jeunes filles aspiraient à un mariage ordinaire, à un bonheur familial traditionnel, tandis que lui rêvait de construire avec sa bien-aimée une vie absolument singulière. Il cherchait non pas une future mère de famille, mais une âme sœur capable de comprendre ses aspirations spirituelles.

C'est pourquoi, pendant longtemps, cette quête d'une compagne idéale le mena de déception en déception. Toutefois, à l'été 1917, quelques mois avant le coup d'État d'octobre, Lossev loua un appartement au centre de Moscou, non loin de l'université. Au début, il ne remarqua même pas la fille de ses propriétaires, Valentina Mikhaïlovna Sokolova, qui avait alors dix-neuf ans. Grande, les yeux gris, les cheveux châtain clair, elle avait reçu une excellente éducation, jouait du piano, connaissait plusieurs lan-

1. Vladimir Soloviev (1853-1900), philosophe dont l'œuvre eut une grande répercussion sur les conceptions philosophiques et esthétiques de l'Âge d'argent. Au croisement de l'eschatologie chrétienne, de la gnose et de l'idéalisme allemand, sa pensée se diffusa notamment à partir de la doctrine de la *sophia*, liée au thème gnostique de l'emprisonnement de l'Âme du monde, les étapes successives de sa souffrance et son ascension finale. La *sophia*, éon déchu précipité dans le monde pour avoir cherché à se rapprocher du principe de la Création, incarne un Éternel féminin qui, au cours de ses errances, contribuera précisément au salut du monde. Le culte de la *sophia* marqua la deuxième génération des symbolistes, Andreï Biely et Alexandre Blok, surtout leurs premières œuvres (*Les Vers à la Belle Dame*). Cf. Vladimir Soloviev, *La Sophia et les autres écrits français*, édité et présenté par François Rouleau, Lausanne, La Cité-L'Âge d'Homme, 1978 (N. d. T.).

2. Cf. E. Takho-Godi, « Alexey Losev's philosophical novel "The Woman Thinker" and the problem of the Eternal Feminine » in *Transcultural Studies: A Series in Interdisciplinary Research, special issue on Sophia Across Culture: From Old Testament to Postmodernity*, 2008, vol. 4, p. 131-139.

gues, se passionnait pour les mathématiques et l'astronomie (elle devait devenir astronome et se consacrer à la mécanique céleste). Elle s'éprit d'Alexeï immédiatement et pour toujours. Ce sera justement cette âme sœur prête à partager avec lui les joies et les souffrances, cette compagne pour la vie qu'il avait cherchée dès sa jeunesse.

Il leur faudra presque cinq ans pour faire le chemin jusqu'au mariage. C'est seulement en juin 1922 que le père Pavel Florenski, philosophe et théologien connu, les unit à la lauréole de la Trinité-Saint-Serge. Peu avant la noce, Lossev offrit à Valentina Mikhaïlovna un petit texte théologique de Florenski, *La Joie éternelle*, comme pour montrer une fois de plus à sa fiancée vers quel genre de joie ils devaient se diriger.

Car ils ne contractaient pas un mariage ordinaire, ayant choisi la voie épineuse de l'union spirituelle. Au bout de sept ans de vie commune, ils comprirent que, profondément religieux tous les deux, leur vocation les appelait à prendre l'habit. À cause des persécutions qui sévissaient alors en Russie soviétique – on dynamitait des églises, on brûlait des icônes, on moquait la foi et les croyants –, il ne pouvait s'agir que d'un monachisme clandestin. D'ailleurs, dans une de ses lettres du camp, Lossev écrit à sa femme : « Au cours de nos longues années d'amitié toi et moi nous avons élaboré de nouvelles formes de vie parfaitement originales, cette union entre science, philosophie, mariage spirituel et monachisme que peu de gens auraient eu le courage de vivre et que nos petits-bourgeois de savants, de philosophes, d'époux et de moines ne pourraient même pas envisager. La convergence de ces chemins en une seule extase sereine et ardente où le silence des muettes contemplations intérieures de l'amour et de la paix coexiste avec l'énergie de la création scientifique et philosophique, c'est Lossev qui l'a créée et personne d'autre. C'est ce dont personne ne peut ôter au couple Lossev l'originalité, la profondeur et la vitalité. »

C'est seulement en 1993, le jour du centième anniversaire de Lossev, que ce secret fut découvert. On apprit que, le 3 juin 1929, l'archimandrite David, père spirituel des Lossev, qui avait passé plusieurs années au mont Athos et appartenait aux « glorificateurs du Nom¹ », les avait tonsurés : ils étaient devenus moine et

1. Au début du xx^e siècle, moines russes du mont Athos qui vénéraient tout particulièrement le nom de Dieu. On trouve cet intérêt pour le problème du

moniale, sous les noms d'Andronicus et Athanassia. Ces noms n'avaient pas été choisis au hasard, mais en mémoire des saints époux qui avaient vécu au V^e siècle à Antioche. Le couple, qui demeura dans la chasteté, se sépara après la prise d'habit. Dix ans plus tard, sainte Athanassia, déguisée en moine, s'installa dans la cellule d'Andronicus et vécut encore dix ans auprès de lui sans qu'il l'eût reconnue, jusqu'à sa mort.

C'est seulement après sa disparition qu'un mot laissé par elle fit découvrir son secret à Andronicus. C'est pour cette raison que, dans la correspondance des Lossev du début des années 1930, chacun demande à l'autre de prier pour lui, les époux se confessent mutuellement, on trouve des enchaînements comme : « Moi – époux – père – fils – frère/Toi – épouse – mère – fille – sœur », Lossev signe comme « Ton fils spirituel, et père, et frère, et Andronicus lamentable et affligé ».

Au début des années 1910, en réfléchissant au sens de la vie dans son journal intime, se demandant ce qu'étaient l'amour et le bonheur, le jeune Lossev en était venu à l'idée qu'il valait mieux des souffrances qui aient un sens qu'un bien-être qui n'en ait pas. Au début des années 1930, dans les camps de concentration, le moment était venu d'éprouver la vérité de cette thèse, de la foi en Dieu, en un Sens supérieur, et cela non seulement pour Lossev lui-même, mais également pour sa femme.

Le convoi où se trouvait Alexeï Fiodorovitch Lossev, âgé alors de trente-huit ans, arriva au Svirlag le 3 octobre 1931. Il avait vécu des interrogatoires, dix-sept mois à la prison intérieure dont quatre et demi dans une cellule individuelle, la lecture du verdict : dix ans de camp. En perspective, les « travaux généraux » au flottage du bois. C'est ici, à la construction du canal mer Blanche-Baltique, que le philosophe moine devait, selon la formule du grand écrivain prolétarien Maxime Gorki, « connaître la vérité du socialisme », prendre part au « combat commun contre l'obstination endurcie de la nature » de façon à « guérir du poison délétère de l'esprit petit-bourgeois » au côté d'autres « ennemis du prolétariat dictateur¹ ». Mais la « rééducation » de Lossev au flottage du

« Nom » dans les travaux de Lossev lui-même ainsi que dans les systèmes philosophiques de ses contemporains aînés, les pères Pavel Florenski et Serge Boulgakov. Cf. Jean-Michel Kantor et Loren Graham, *Au nom de l'infini. Une histoire vraie de mysticisme religieux et de création mathématique*, Paris, Belin, 2010 (N.d.T.).

1. Il s'agit de la contribution de Gorki à l'ouvrage qu'il dirigea en 1934, avec Averbach et Firine, intitulé *Le Canal mer Blanche-Baltique du nom de Staline*.

bois fut de courte durée¹. Gravement malade, il fut « verbalisé », c'est-à-dire reconnu invalide d'abord de 2^e, puis de 3^e catégorie, à la suite de quoi il fut affecté à un entrepôt de bois qu'il garda huit heures par jour jusqu'au printemps 1932. Ce travail, ainsi qu'il le faisait remarquer avec une amère ironie dans une de ses lettres, « correspondait le mieux à un habitué de la méditation solitaire ».

Les conditions de vie au camp sont telles que « plusieurs d'entre nous regrettent les Boutyrki, car nous sommes tellement entassés (sous des tentes mouillées et froides) que si d'aventure, la nuit, un d'entre nous doit changer de position, quatre ou cinq autres personnes doivent se retourner en même temps² ». C'est ainsi que Lossev se convainc, d'après sa propre expérience, de la justesse des conclusions théoriques formulées dans sa *Dialectique du mythe* : les tentatives de réaliser les idées utopiques, telles que la République de Platon, aboutissent toujours à une catastrophe sociale,

Histoire de la construction, œuvre de propagande qui regroupe les textes de trente-six écrivains soviétiques. Le livre, publié par les éditions d'État Histoire des fabriques et des usines, spécialement pour le XVII^e Congrès du parti communiste (dit le Congrès des vainqueurs, en réalité congrès des fusillés, la majorité de ses participants ayant été éliminés ensuite) porte en sous-titre : « L'histoire de la construction du canal mer Blanche-Baltique réalisé sur l'initiative du camarade Staline sous la direction de l'Oguépéou, grâce au travail d'anciens ennemis du socialisme. Exemples remarquables de la politique de rééducation par le travail, menée par les autorités soviétiques, qui a permis la refonte de milliers d'hommes socialement dangereux et leur transformation en constructeurs du socialisme conscients. » C'est sur l'initiative de Gorki, soutenue par Staline, que fut d'abord organisé, le 17 août 1933, un voyage de cent vingt écrivains et peintres (dont Alexeï Tolstoï, Mikhaïl Zochtchenko, Viktor Chklovski) sur le chantier du canal. C'est le photographe Alexandre Rodtchenko qui en assura les illustrations. Les rencontres avec les détenus, organisées pour les écrivains, tout comme les images, firent l'objet de mises en scène soigneusement préparées. L'objectif consistait à promouvoir et à illustrer la réussite de la « refonte », mot d'ordre de la propagande des années 1920 et du début des années 1930, et de montrer les excellentes conditions de vie des « soldats du canal » et leur enthousiasme au travail. Cette volonté de propagande fit du canal l'unique camp, avec les Solovki, à avoir bénéficié d'une couverture médiatique importante. Après 1937, nombre d'auteurs et deux des rédacteurs (Averbach et Firine) ayant fait l'objet de répressions, l'ouvrage fut retiré de circulation (N. d. T.).

1. Maxime Gorki, « La vérité du socialisme », in *Le Canal mer Blanche-Baltique du nom de Staline. Histoire de la construction, 1931-1934*, p. 11-20.

2. Prison au centre de Moscou où les détenus demeuraient durant l'« instruction », jusqu'à la lecture du verdict. Plus tard, au milieu des années 1930 et pendant la Grande Terreur, la situation que décrit Lossev fut aussi celle des détenus des prisons (N. d. T.).

LA JOIE POUR L'ÉTERNITÉ

l'enfer métaphysique devient alors la seule réalité authentique. Lorsque Gorki écrivait que « de nombreux soldats du canal¹ ont parfaitement compris les raisons des maladies sociales, ils savent les soigner et connaissent le remède », il ne se trompait pas complètement, même si le fondateur du réalisme socialiste² pensait, lui, aux méthodes de « guérison » socialistes, à savoir : « Lorsque l'ennemi ne se rend pas, on l'anéantit³. »

Mais, ironie du sort, tandis que Gorki insultait et maudissait Lossev, déjà emprisonné au camp, incitant ce professeur « fou et inculte » à se pendre, sa première femme, Ekaterina Pechkova, à la tête de l'Association d'aide aux prisonniers politiques (ancienne Croix-Rouge politique), entreprit de sauver Valentina Mikhaïlovna Losseva Sokolova, arrêtée le 5 juin 1930.

Après la prison des Boutyrki et la prison intérieure, après un transfert au Sibltag, Valentina Losseva s'était retrouvée à des milliers de kilomètres de son mari, au sud-est du pays, dans l'Altaï.

La prison et le camp avaient été une grande épreuve pour Losseva. Elle pensait moins à ses propres souffrances qu'à celles de l'homme qu'elle aimait et à ses vieux parents qui, du jour au lendemain, avaient dû assumer la charge de deux détenus. Cette expérience ne fut sans doute pas étrangère au fait qu'elle décéda au début de l'hiver 1953, à l'âge de cinquante-six ans, d'une leucémie. Dans des poèmes écrits peu avant sa mort, elle disait que, malgré l'aridité du chemin choisi, qui s'était révélé par moments au-dessus de ses forces, elle voyait à l'horizon des cimes étincelantes, entendait l'appel de l'éternité, qu'elle était attirée par la « clair et subtile froideur émanant d'un silence qui n'est pas de ce

monde » et ne doutait pas que l'« aube du dernier jour du voyage serait joyeuse ».

En 1932, grâce à l'aide de Pechkova, Valentina Losseva fut transférée au camp de Medvejia Gora où Lossev, presque aveugle, travaillait à la section des projets depuis le 15 juillet. Une fois libéré par le décret du Collège de l'Oguépéou, il y resta affecté comme « travailleur libre ».

À la fin de 1933, un autre miracle eut lieu : les Lossev furent autorisés à retourner à Moscou. Non seulement ils furent « dispensés de purger plus longtemps la mesure de défense sociale » (telle était la formule générale du Comité exécutif central de l'URSS du 4 août 1933 « sur les privilèges accordés aux travailleurs ayant participé à la construction du canal mer Blanche-Baltique du nom de Staline »), mais ils recouvraient également leurs droits civiques : leur casier judiciaire était effacé, tout comme celui d'autres « soldats du canal travailleurs de choc ». À présent, ils devaient réapprendre à vivre, car, au camp, ils s'étaient déshabitués « des hommes et des choses » et n'arrivaient plus « à croire que l'on peut vivre ailleurs que dans un bouge ».

Ils auraient voulu oublier le camp, mais il était impossible d'effacer cette expérience tout comme il était impossible d'effacer la vie belle et spirituelle qui l'avait précédée. « Enfer et paradis, vous êtes mon intimité, mon quotidien¹ ! », écrivait en 1932 le « soldat du canal » Lossev. Naguère, dans sa jeunesse, il se plaignait : « La patrie que j'aime tant et dont je me languis durant la longue nuit me chasse loin d'elle ; comment le fait-elle ? En me donnant l'aisance matérielle et des tourments moraux. Ô, si cela pouvait être le contraire : des tourments matériels et une aisance morale² ! » À présent, son vœu était largement exaucé grâce au camp. Les tortures physiques et celles de l'âme devaient être métabolisées pour devenir un fondement nouveau à partir duquel le philosophe apprendrait à contempler paisiblement des mondes spirituels, même en étant plongé dans le tourbillon infernal de la folie sociale. La « dialectique de la béatitude éternelle et des tourments éternels » dont Lossev avait parlé dans *La Dialectique du mythe* s'était révélée dans la vie, dans son expérience personnelle. Celle-ci se reflète dans ses lettres envoyées de camp en camp.

1. Terme de propagande désignant les détenus utilisés sur le chantier du canal mer Blanche-Baltique (N. d. T.).

2. Le terme de réalisme socialiste apparaît en 1932, au cours de la préparation du premier congrès des écrivains soviétiques, qui devait avoir lieu en 1934, parallèlement à la création d'une Union des écrivains soviétiques, organe contrôlé par le parti et l'État, qui remplaçait toutes les institutions littéraires existantes et procédait à la centralisation de la littérature. Le terme fut choisi par Staline lui-même, la doctrine élaborée par les théoriciens de la RAPP (Association russe des écrivains prolétariens). Cette « méthode de création », qui sera érigée en dogme, consistait en une « représentation véridique, historiquement concrète, de la réalité dans son développement révolutionnaire », autrement dit associait l'esthétique traditionnelle à un contenu idéologique conforme à la ligne du parti. Gorki, rentré en URSS en 1932, fut le premier président de l'Union des écrivains (N. d. T.).

3. Article paru simultanément dans la *Pravda* et les *Izvestia* le 15 novembre 1930 (N. d. T.).

1. Alexeï Lossev, *J'ai été déporté dans le XX^e siècle*, op. cit., t. 1., p. 104.

2. Alexeï Lossev, *La Dialectique du mythe*, op. cit., p. 232.

*

La correspondance de Lossev avec sa femme est un document sur le quotidien du camp où règnent le froid, la faim, l'obscurité, l'humidité, les criminels, un univers rythmé par les transferts, les incessantes démarches entreprises dans le but d'obtenir une révision de peine et où, dans des « baraquements où les hommes sont serrés comme des harengs », on dort sur des châlits rapprochés. Dans les tréfonds de cet enfer résonnent, comme deux mélodies, deux voix qui n'en forment qu'une: la première inquiète, interrogative, révoltée, en quête de sérénité; la seconde douce, régulière, tendre, très proche, très intime, qui cherche à bercer l'âme épuisée de son compagnon, pareille à la voix d'une mère, d'une sœur, d'une bien-aimée. De quoi s'entretiennent-elles ? De la foi, de la souffrance, de l'amour, du sens et de la joie d'une existence intelligente, de Dieu et de leur devoir envers Lui, de l'abîme infini et obscur du mal, de la « folie morte du non-être et de l'impersonnel » qui à tout instant menace d'engloutir, de mettre en pièces, d'anéantir une âme tremblante. Ce n'est pas simplement un dialogue de deux personnes qui s'aiment profondément et se comprennent, c'est une confession réciproque (« Je sens que tu es la seule personne à qui j'aurais pu me confesser réellement, car personne d'autre ne me comprendrait ni ne m'aiderait comme toi »).

Dans ces lettres on entend, comme un écho des temps bibliques, la lamentation qui renvoie aux psaumes (et ce n'est pas un hasard si des psaumes y sont cités, par exemple dans la lettre du 22 mars 1932), le cri de Job qui chavire même si sa foi n'a pas faibli: « Jusqu'à quand, Seigneur? » Mais, au cours de cette descente aux enfers, Lossev ne s'avoue pas vaincu pour autant: « C'est pourquoi malgré ces années 1930-1932, je continue de penser que notre voie était juste et que nous nous étions positionnés de manière adéquate, nous, des hommes du xx^e siècle, parmi les problèmes universels de la religion, de la science, de l'art, de la société, en créant notre propre mode de vie qui ne saurait être détruit [...] parce qu'au fond, il est l'image même de la vérité des hommes du xx^e siècle qui ont voulu embrasser dans leur esprit et leur cœur l'expérience historique universelle de la culture humaine [...]. » Lossev considère que toutes les souffrances qui sont échues, à lui et à sa femme, sont loin d'être absurdes: « Elles sont nécessaires pour le monde et l'histoire mondiale. »

C'est pourquoi la terrible vie du camp va avec une lutte incessante pour sa propre âme, pour la conservation, au sein de cet « obscurcissement de la conscience » collectif, de l'« estime réciproque » et du « trésor de l'amitié ». Ce qui explique la récurrence des souvenirs attachés à un passé perdu, à la cellule à la « cime » (mezzanine) de la vieille maison située rue Vozdvijenska où les Lossev habitaient avant leur arrestation, « havre de l'intelligence dans l'affliction et le chaos de la vie », la bibliothèque, la musique, la quête religieuse, la philosophie. Ainsi que les conférences données en prison sur l'histoire de la philosophie, l'esthétique, la logique et la dialectique, l'étude du calcul différentiel et intégral dans la cellule, l'enseignement de l'arithmétique dispensé au camp dans le cadre de la campagne d'alphabétisation, le projet de livres de mathématiques et d'astronomie, les premières tentatives d'écriture de la prose.

Dans sa lettre du 19 février 1932, Lossev met sa vocation littéraire en avant: « Ma toute proche, je suis un écrivain et je ne peux pas vivre sans le travail littéraire; et je suis un penseur, je ne puis vivre sans la pensée et la création intellectuelle. » Au camp, n'ayant pas même « la possibilité [...] de noter la trame du récit (pour ne pas oublier) », il est tourmenté par un « incroyable besoin d'écrire », par des « vagues d'images littéraires denses et riches qui s'enchaînent formant des récits fantastiques ». Devenu « travailleur libre » en octobre 1932, Lossev écrit, à la suite, les récits « J'avais dix-neuf ans », « L'amateur de théâtre », « Correspondance dans une chambre ». Une fois sorti du camp, il crée plusieurs longues nouvelles: « Le trio de Tchaïkovski », « Le testament de l'amour », « Le bolide », ainsi que le roman, *La Rencontre*, les récits « Conversations au Bielomorstroï¹ », « Une vie », « Epichka », « Le mensonge est plus fort que la mort ».

Les fictions philosophiques de Lossev constituent une strate particulière de son héritage. Les problèmes du bien et du mal, de la justice et de la responsabilité – non seulement pour son propre sort ou celui de son prochain, mais « pour le monde entier » comme le dit l'un des héros du récit « Conversations au Bielomorstroï » – s'y entrelacent et atteignent une acuité extrême. L'expérience du camp est centrale pour la prose de Lossev, elle s'y réfère directement (*La Rencontre*, « Conversations au Bielomors-

1. Abréviation de « chantier du canal de la mer Blanche »: l'entreprise du Goulag chargée de la construction du canal (N. d. T.).

troï »). Toutefois, les questions abordées dépassent le thème du camp, car, dans sa prose, l'auteur se confronte aux questions qu'il se posait dans ses travaux philosophiques des années 1920.

Dans la lettre à sa femme du 30 juin 1932, Lossev souligne qu'il voudrait écrire des textes « uniquement dans le style d'E. T. A. Hoffmann, d'Edgar Poe et de Wells¹ ». La référence à Wells est très significative: ce dernier a eu une influence décisive sur l'antiutopie du xx^e siècle et ses auteurs, en Europe (depuis Edward Morgan Forster jusqu'à George Orwell) comme en Russie (Evgueni Zamiatine, *Nous autres*, Mikhaïl Boulgakov, *Les Œufs fatidiques*, Platonov, *Tchevengour*, *Le Chantier*²). Dans sa prose, Lossev montre des tentatives de reconstruction du monde et leurs conséquences catastrophiques. Les transformations sociales conduisent à une perversion des relations humaines; ce n'est pas un hasard si l'héroïne principale de *La Rencontre* déclare: « Non seulement le mariage et l'amour doivent être distribués sur présentation de tickets d'approvisionnement, mais également la pensée. Il faut trouver un moyen d'administrer la pensée à des doses définies au lieu de laisser chacun en profiter à satiété. Il se trouvera toujours des personnes qui écraseront les autres par leur pensée et les soumettront à leur pouvoir: alors, faudrait-il laisser cela au hasard? Vous appelez cela le socialisme³? » Lossev « laisse échapper » ce propos prêté à son alter ego, Nikolai Verchinine, héros principal de sa prose: à cette époque, même des réflexions abstraites sur

1. Cf. E. Takho-Godi, « L'œuvre d'A. Losev et les traditions littéraires d'Europe occidentale » in Maryse Dennes (dir.), « L'œuvre d'Alekseï Losev dans le contexte de la culture européenne », *op. cit.*, p. 215-230.

2. Cf. E. Takho-Godi, « Alekseï Losev's Antiutopia » in *Alekseï Fedorovich Losev: Philosophy and the Human Sciences/Studies in East European Thought*, vol. 56, numéro 2-3, Kluwer Academic Publishers, Netherlands, 2004, p. 225-241. Il s'agit d'œuvres antiutopiques. Dans *Nous autres*, l'une des sources d'Orwell pour *1984*, une humanité robotisée vit sous le contrôle total de l'État unique. Dans *Les Œufs fatidiques* (1925), Boulgakov place ses héros en 1928: des poules, irradiées par un rayon qu'a découvert le savant Persikov, se multiplient et donnent des œufs monstrueux dont éclosent d'énormes anacondas et crocodiles qui envahissent le pays. *Tchevengour* (1926-1928) est une république où le communisme, d'ores et déjà en place, s'applique à travers l'expulsion et l'extermination progressive des couches de la population, de plus en plus nombreuses, qui entravent le bonheur de l'humanité. Enfin, *Le Chantier* (ou *La Fouille*, 1930) est l'histoire de la construction d'une maison commune. Le chantier en reste au creusement d'une fouille pour les fondations, qui se transforme en tombeau collectif (*N. d. T.*)

3. *Op. cit.*, p. 392.

la philosophie et la musique ne sont rien d'autre qu'une « analyse de la révolution russe ».

Sa réflexion sur la relation entre Dieu et le monde ainsi que sur le mal qui existe dans le monde, notamment par rapport à Dieu, le refus actif du mal et de l'absurdité du cauchemar social qui l'entoure, conduit dans ses lettres à une éviction de ce monde mauvais hors de la réalité. Dans la dichotomie Dieu-monde, le second terme (monde) se voit remplacé par une autre catégorie: le « Tu ». Ce « Tu » désignant la femme aimée et aimante devient justement le monde.

Le monde normal, celui de l'amour, de la compréhension mutuelle, de la foi, est associé dans les lettres de Lossev uniquement au « Tu ». Ce « Tu », pour lui, est « la fusion de tout ce qu'il me reste de cher sur cette terre, de proche dans ce monde, de doux dans le ciel! ». Le « Tu », c'est la création, la science, l'amour, le printemps, c'est « mon sang », « ma vie », « ma conscience », « la force de mon âme », le ciel. Le « Tu » comprends plusieurs niveaux, toute la hiérarchie mondiale: les relations des hommes entre eux, celles de l'homme avec la nature et avec Dieu. Une nouvelle chaîne apparaît: Je(Tu)-Dieu¹. Tu es la seule dans le monde entier à pouvoir comprendre et arrêter la « révolte contre les forces supérieures », la « sombre colère contre le ciel » et son injustice, d'apaiser le rugissement du feu dans l'âme, les « errances dans l'obscurité et la tempête », l'« impuissance, le sentiment d'être abandonné de Dieu et des hommes ». Le « Tu », c'est une force qui transfigure le monde, qui rend proche et familier même le camp alors que celui-ci se présentait comme un repaire de brigands, concrétisait la folie et la décomposition de l'existence.

Après un bref séjour commun au camp de la Medvejka, où Valentina Losseva avait été transférée du Sibltag, Lossev, qui attendait sa libération imminente, une fois terminé le chantier du canal mer Blanche-Baltique, écrit à sa femme, le 12 septembre 1933: « Toute, toute, toute Medvejka est pleine de toi, ta présence y résonne et,

1. La triade Je-Tu-Dieu apparaît à peu près au même moment, notamment en Allemagne, dans l'œuvre d'autres philosophes qui s'ouvrent à la dimension dialogique de la vérité (théorisée en URSS par Bakhtine): par exemple dans *Je et Tu* de Martin Buber (1923) ou, encore, dans *L'Étoile de la rédemption* de Franz Rosenzweig (1921). Même si les racines philosophiques de Lossev sont bien différentes, remontant à Platon et à la dialectique, il est important de noter cette ouverture simultanée à la question de l'altérité (incompatible, dans le contexte soviétique, avec la doctrine marxiste-léniniste et sa vérité unique) (*N. d. T.*)

partout où je vais, je vois ton visage affectueux et souriant, ta douce tendresse éternelle, gaie et émue... »

Grâce au « Tu », Lossev retrouve la conviction que le « Christ est parmi nous », que le Christ est au-dessus de notre idée terrestre de justice, qu'il est « au-dessus de la compréhension de la vie, plus cher que cette compréhension et que la vie elle-même ». C'est pourquoi la destruction de « notre vie » est ressentie comme un « exil vers les ténèbres et la folie, le pillage et la profanation du grand temple » qui, bien sûr, ne saurait être détruit (dans l'éternité), et qui l'est pourtant par des forces mauvaises (aujourd'hui, dans le temps réel).

L'univers de la prose épistolaire de Lossev de l'époque du camp se construit sur une antithèse : d'un côté, la folie, l'ennui, les ténèbres, le « repaire de brigands », d'un autre côté, la « mer douce, infinie de l'amour et de la tendresse ». C'est cette opposition qui donne sens à ses lettres et modèle leur style. La correspondance, qui couvre la période de décembre 1931 à septembre 1933 et comprend vingt-huit lettres de Lossev et vingt-six réponses de sa femme – le reste ne s'étant pas conservé –, est non seulement un témoignage historique important, mais aussi un document littéraire unique, un « roman par lettres » où s'enchevêtrent deux discours.

Le premier est conditionné par la situation réelle, celle du camp ; il fait penser à un procès-verbal d'interrogatoire ou à une requête adressée à des instances officielles soviétiques, un récit sur les circonstances concrètes et les arguments en faveur d'un allègement de peine. De là viennent les formules que l'on trouve dès la première lettre de Lossev adressée à sa femme le 12 décembre 1931 : « [...] Démarcher, écrire, parler, demander, agir tous azimuts. [...] Souviens-toi que ton mari est un écrivain connu et qu'il ne peut pas rester gardien d'un entrepôt de bois pendant dix ans. » Pourtant, Lossev comprend parfaitement qu'au pays des soviets il ne faut pas s'attendre à une justice équitable : « L'application de cet article (comme toute la pratique de la jurisprudence soviétique) dépend de la politique et d'une "approche de classe". »

À ce discours motivé par la situation sociale s'oppose un autre, lyrique, qui soulève et offre à la méditation les thèmes éternels de l'amour, de l'existence, de la foi en Dieu, du sens de sa propre vie : tout ce que Lossev définit, dans sa lettre du 25 février 1932, comme la « confession d'une âme de philosophe souffrante, inspirée par la confiance et l'amitié ».

Ce qui n'entre pas dans la notion de justice telle que Lossev la conçoit (dans les relations entre les hommes, entre « moi » et Dieu, entre l'homme et les institutions sociales) est transcendé et annulé à la lumière de l'Éternel féminin. C'est précisément l'Éternel féminin – le « Tu » – qui apparaît comme un principe exprimant dans la réalité l'idée supérieure de justice par son amour et son sacrifice, et qui apporte l'apaisement au « Je », l'âme suppliciée, en l'aidant à retrouver la voie du salut, à comprendre que la vie authentique réside dans l'aptitude d'un « Je » à se sacrifier pour le « Je » d'un autre, sacrifice qui ne prend sens qu'à la lumière de l'Amour éternel et inaltérable.

C'est pourquoi, malgré toutes les épreuves, Lossev est persuadé que la voie choisie, « notre voie », celle de l'amour, du mariage spirituel, du monachisme, de la science, de la philosophie et de la foi, n'est pas simplement un mode de vie « exclusivement individuel et original », mais également l'« image même de la vérité des hommes du xx^e siècle » qui ont voulu « embrasser dans leur esprit et leur cœur l'expérience historique universelle de la culture humaine », « car il n'est qu'une vérité, même si son image change dans l'histoire et qu'elle n'est pas facile à discerner à travers la brume et l'agitation de tel ou tel moment historique ».

*

La correspondance des Lossev n'a été publiée dans son intégralité, en Russie, qu'en 2005. Pour le lecteur français, qui ignore les travaux du philosophe, sa découverte unique d'entrevoir l'âme du penseur, de connaître le regard qu'il a posé sur une situation existentielle extrême qui contribuait à révéler l'essence de l'homme.

L'expérience des Lossev, qui ont surmonté les souffrances grâce à l'amour et à la foi, rappelle à nos contemporains qu'il existe une voie étroite qui permet de dire comme le fait Lossev dans une de ses lettres du camp : « Nous n'aurons pas vécu inutilement dans ce monde, [...] nous avons connu le sacrement de l'amour et de la paix que les hommes ne connaissent pas et qui n'a pas de nom dans le langage humain. »